

ESQUISSE POUR UNE HISTOIRE DE LA TRADUCTION EN ESPAGNE

HENRI VAN HOOF

Comité pour l'Histoire de la Traduction de la FIT
Lauréat du Prix FIT - IBC 1996

Des diverses occupations de la péninsule ibérique qui se sont succédé avant l'arrivée des Romains — Phéniciens, Grecs, Carthaginois sur les côtes, Ligures et Celtes à l'intérieur — aucune langue n'a survécu. A l'inverse, lorsque Rome, profitant de la deuxième guerre punique, conquiert l'Espagne en 219 av. J.-C., la latinisation du pays fut profonde et la *pax romana* y régna jusqu'à l'invasion barbare. Le développement culturel y atteignit un niveau très élevé, au point que, dès le premier siècle de notre ère, plusieurs grands écrivains latins étaient d'origine espagnole: Sénèque le rhéteur, son fils Sénèque le philosophe et son petit-fils, le poète Lucain (tous nés à Cordoue), le rhéteur Quintilien (né à Calahorra), le poète Martial (né à Bilbilis, dans le Nord), ami de Silius Italicus (25-101), riche amateur d'art d'origine espagnole lui aussi, connu pour sa traduction de l'*Iliade* (75-80) d'Homère du grec en latin. La christianisation, apparue au II^e s., était déjà fortement implantée au IV^e, comme en témoignent les poètes chrétiens Juvencus (Caius Vettius Aquilinus) et Prudence (Aurelius Prudentius Clemens), ainsi que le pape Damase (366-384), celui-là même qui chargea saint Jérôme de réviser l'ancienne version latine des Ecritures, tous trois Espagnols eux aussi.

A L'AUBE DE LA TRADUCTION

En 409, les peuples barbares — Alains, Suèves, Vandales — envahirent la péninsule, bientôt remplacés par les Wisigoths,

les quels adoptèrent la culture latine, supérieure à la leur. Seule subsistait une opposition religieuse entre l'arianisme des Wisigoths et le catholicisme des Hispano-Romains, opposition qui ne disparut qu'à la conversion du roi Reccared (587). L'Eglise acquit alors une autorité plus grande encore et une intense activité théologique et intellectuelle s'ensuivit, alimentée par des traductions comme *Sententiae Patrum Aegyptiorum*, *Capitula ex Orientalium Synodis* et *Apophthegmata Patrum* (ca. 560) que donnèrent du grec San Martín et Pascasio, deux moines du monastère de Dumio, et couronnée par l'oeuvre encyclopédique d'un Isidore de Séville.

Le royaume wisigothique s'effondra avec l'invasion des Arabes, qui, en sept ans, occupèrent toutes les terres habitées. La population s'accommoda assez facilement de leur présence car ils faisaient preuve de tolérance en religion. Beaucoup d'Espagnols embrassèrent l'Islam, d'autres émigrèrent vers les Etats chrétiens du Nord, d'autres encore — appelés Mozarabes — conservèrent la foi catholique tout en parlant la langue de l'occupant. Les Omeyyades firent régner sur leurs territoires, en particulier en Andalousie où Cordoue devint non seulement un centre religieux mais aussi un grand foyer intellectuel avec une bibliothèque de quelque 400.000 manuscrits, une civilisation brillante et originale où deux langues s'influençaient mutuellement et trois religions (catholique, musulmane et juive) vivaient côte à côte. En 946, Isaac Velasquez, chrétien de Cordoue, mit les *Evangiles* du latin en arabe à

la demande de l'évêque de Séville, afin que les fidèles puissent les comprendre. Dans le domaine scientifique, c'est du grec en arabe que le médecin hispano-arabe d'origine juive Hasdai ben Schaprout (915-970), qui fut ambassadeur du calife de Cordoue, traduisit la *Matière médicale* de Dioscoride en collaboration avec le moine byzantin Nicolas.

Depuis 718, la reconquête chrétienne de l'Espagne avait commencé et les repeuplements qui l'accompagnaient favorisèrent le progrès des divers dialectes romans issus des variétés de latin vulgaire pratiquées dans les régions montagneuses qui avaient résisté aux Arabes: galicien, léonais, navarrais, aragonais, catalan, castillan. Lorsque le petit royaume fondé par le comte de Castille à la fin du X^e s. s'unit, en 1037, à ses voisins pour former le royaume de Castille et León, le castillan en devint la langue officielle. Dorénavant, il allait concurrencer le latin, qui restait malgré tout la langue de la culture et, partant, celle de la traduction.

Les premières ébauches de traduction de l'arabe en latin se seraient faites vers le milieu du X^e s., sous la forme de résumés, souvent d'oeuvres scientifiques, sans mention de l'auteur ou du traducteur. La première traduction signée serait l'oeuvre d'un juif, Moses Sefardi, baptisé en 1106 à Huesca sous le nom de Pedro Alfonso; parcourant le monde à la recherche de manuscrits arabes, il réunit des contes orientaux qu'il traduisit sous le titre *Disciplina clericalis*. Non loin de là, à Tarazona, le clerc Hugues de Santalla traduisit pour l'évêque Michel, intronisé dans cette ville après sa reconquête en 1119 par Alphonse Ier. Celui-ci repeupla la vallée de l'Ebre avec des Mozarabes venus d'Andalousie, qui servirent de trait d'union culturel. Ainsi s'esquissèrent dans la région les débuts d'un mouvement de traduction, qui culminera au XII^e s. avec l'École de To-

lède. Mais d'autres centres auraient existé aussi à León, à Pampelune, à Ségovie, à Barcelone, où travailla notamment l'astronome et mathématicien judéo-espagnol Abraham Savasorda (?-1136), né et mort dans cette ville, auteur d'un traité d'arpentage qu'il mit lui-même de l'hébreu en latin sous le titre *Liber embadorum* avec l'aide de l'Italien Platon de Tivoli; il traduisit aussi de l'arabe en castillan le livre de l'astrolabe d'Ibn al-Saffâr, dont Platon de Tivoli assura la version latine. A Barcelone encore, le moine et astrologue Lupito mit de l'arabe en latin le *De multiplicatione et divisione numerorum* de Joseph Hispanus.

LE PREMIER ÂGE D'OR DE LA TRADUCTION

Tolède, libérée seulement en 1085 par Alphonse VI, avait eu le temps en quatre siècles d'occupation de se transformer en un centre culturel important. Peu après la Reconquista, l'archevêque Raymond, qui dirigea l'Église de Tolède de 1125 à 1152, se mit à encourager les traducteurs dans le dessein de combattre l'Islam sur le plan des idées en faisant traduire ses écrits. C'est ainsi que débuta l'activité de ce qu'on a appelé l'École de Tolède (1130), bien qu'il n'y ait apparemment jamais eu d'organisation institutionnalisée et centralisée comme le fut la Maison de la Sagesse créée à Bagdad par Haroun al-Rachid (786-809) et Al-Mamoun (814-833) pour promouvoir la traduction des ouvrages scientifiques et philosophiques grecs.

Tolède attira de nombreux lettrés de toute l'Europe, qui oeuvrèrent aux côtés des traducteurs espagnols. Parmi ceux-ci, Jean d'Espagne (Johannes Hispanus), juif converti, et Domenico Gonzalva, chanoine de la cathédrale de Tolède connu aussi sous le nom de Gundisalvi, furent les premiers collaborateurs de l'archevêque Ray-

mond pour les textes philosophiques, en 1140 déjà. Gundisalvi faisait traduire oralement le texte arabe en castillan et s'occupait de la version latine. On leur doit la *Métaphysique* (*De anima*) et le *Livre de la guérison* du philosophe et médecin Avicenne (Ibn Sina), la *Fons vitae* du philosophe judéo-espagnol Avicébron (Salomon ben Gabirol), les écrits mystiques du philosophe musulman Al-Ghazâli. Le Mozarabe Jean de Séville (Johannes Hispalensis, 1110-1180) et Domingo González, archidiacre de Ségovie, procédaient de même pour les textes scientifiques, le premier traduisant en castillan et confiant le latin au second; ils auraient ainsi produit le *De Numero Indorum* du mathématicien et astronome perse Al-Khwârizmi, qui est à l'origine de la mise au point définitive des chiffres arabes, le *Traité de la conjonction des planètes* d'Al-Khabiri, etc. Jean de Séville aurait aussi traduit du grec l'*Almageste* de Claude Ptolémée en collaboration avec Gérard de Crémone. Pierre de Tolède fit partie du groupe constitué par Pierre la Vénéérable pour traduire le *Coran* (ca. 1141); on lui doit aussi une version latine de l'*Apologie* du philosophe Ishaq al-Kindi. Plus tard, Marc de Tolède, qui aurait étudié la médecine en Italie ou en France, s'attaqua à l'oeuvre de Galien et proposa une nouvelle version du *Coran* (1210) supérieure à celle de ses prédécesseurs. Alvaro d'Oviedo serait l'auteur de la première traduction latine d'un traité théologique musulman, la *Confession de foi* d'Ibn Tru-mart, exécutée à la demande de l'archevêque Rodric (1202-1247) qui avait suivi la voie tracée par Raymond.

Une activité traduisante existait aussi en dehors de l'École de Tolède, singulièrement dans les communautés juives, et le rôle joué par la traduction de l'arabe en hébreu ne doit pas être oublié. Elle eut pour représentants l'exégète et grammairien Abraham ibn Ezra (1089-1167), qui

possédait l'arabe, l'hébreu, le latin et le castillan; le rabbin Joseph Kimchi (1110-1175), qui par ses traductions d'ouvrages arabes et du traité sur les *Devoirs du coeur* de Bahiâ raviva l'intérêt de ses coreligionnaires pour la littérature judéo-espagnole; Jehuda ibn Tibbon (XII^e s.), qui traduisit le *Livre de l'ennoblissement des propriétés* (1167) d'Avicébron, l'*Épître aux Yéménites*, le *Guide des égarés* (ca. 1190) et le *Discours sur la résurrection des morts* de Maimonide, l'*Introduction aux devoirs du coeur* (1160) d'Ibn Paqûda, etc.; son fils Samuel signa une nouvelle version du *Guide des égarés* (1209) et son petit-fils Moïse traduisit les *Commentaires sur Aristote* d'Averroès ainsi que les *Eléments* d'Euclide; le rabbin Jehuda al-Harizi (?-1235), né à Jerez, mit en hébreu les *Makâmat* (Conférences) de l'écrivain et grammairien Al-Hariri; le rabbin et philosophe Jedaiah Happenini (1250-1298), né à Barcelone, se fit l'interprète des philosophes arabes.

C'est Maimonide (1135-1204), philosophe juif de Cordoue, qui, recueillant la longue expérience des traducteurs arabes et juifs, fut le premier à livrer des considérations sur la primauté du sens en traduction, rejoignant en quelque sorte ce que saint Jérôme avait dit dans sa lettre *De optimo genere interpretandi*.

ALPHONSE X LE SAGE ET LA PRIMAUTÉ DU CASTILLAN

Outre l'hébreu, tous les lettrés juifs maîtrisaient l'arabe et le castillan. Ce seraient même les collaborateurs juifs d'Alphonse X (1221-1284) qui auraient incité le roi à favoriser le castillan au détriment du latin et à suggérer la traduction de l'*Ancien Testament* directement de l'hébreu en castillan (ca. 1260). Désireux d'exploiter les richesses de la culture arabe au bénéfice de la culture espagnole, Alphonse X encouragea

l'activité traduisante à l'instar de l'archevêque Raymond et de ses successeurs, mais en outre il prit sur lui la fonction de correcteur de la langue castillane. Il fit ainsi réaliser de nombreuses traductions dans les domaines qui l'intéressaient, en particulier l'astrologie et l'alchimie, parmi lesquelles les tables astronomiques d'Al-Battâni, la *Configuration du monde* du physicien et mathématicien Al-Hazîn, le *Ghâyât al-Hakûn*, ouvrage de l'alchimiste madrilène Al-Majriti, etc. Il employait aussi bien des juifs arabisés, comme Rabbi Cag, Mosé ha-Cohen et Abraham de Tolède, que des Arabes convertis ou des Mozarabes, comme Bernard l'Arabe. C'est à deux traducteurs aussi, Judas ben Mosé et Isaac ben Sid, qu'il confia la composition des fameuses *Tables alphonsines* et c'est Jehuda Moche qu'il chargea de mettre en castillan le traité d'astrologie d'Abi Abenragel, *El libro complido de los indizios de las estrellas*. Dans un tout autre domaine, enfin, une traduction remarquable est celle des fables de Bidpay faite d'après la version arabe d'Al-Muqaffa sous le titre *Livre de Kalila et Dimna*.

Alphonse X, l'un des princes les plus éclairés de son temps, non seulement patronna de sa royale autorité la langue castillane mais en fixa aussi la prose. C'est d'ailleurs à son époque que la littérature espagnole, dont les débuts ne remontent qu'au XII^e s. (*Cantar de mio Cid*, ca. 1150), prit son essor. Le premier auteur dont le nom soit connu est le moine poète Gonzalo de Berceo (ca. 1198-1264): la plupart de ses vies de saints et de ses poèmes en l'honneur de la Vierge seraient des traductions. Dans cette période de formation de la littérature comme de la nation, qui englobe les XIV^e et XV^e siècles jusqu'à l'installation des rois catholiques, l'activité traduisante semble avoir été quelque peu en veillesse. Quelques traductions d'oeuvres latines émaillent le XIV^e siècle:

celles de l'historien Pedro López de Ayala (1332-1407), qui se fit l'interprète de Tite-Live, de Boccace, du pape Grégoire le Grand; de Jacme Conesa, qui mit en castillan la *Historia Troyana* (1367) du chroniqueur sicilien Guido delle Colonne; de Ferrer Sayol, qui traduisit *La Agricultura* (1385) de l'agronome Palladius.

Pour aider ses coreligionnaires dans les controverses avec les chrétiens, le médecin et philosophe hispano-arabe d'origine juive Isaac ibn Schaprouit mit en hébreu l'Evangile de saint Mathieu (*Besorah Mattai*) et des parties des trois autres évangiles. Au début du XV^e siècle, Pedro de Toledo traduisit de l'hébreu *More, el Moysen de Egipto* (ca. 1415) de Maimonide. Quelques traductions du grec firent leur apparition: *La Yliada de Homero* (ca. 1438) par le poète et chroniqueur royal Juan de Mena (1411-1456), *La Iliada de Homero* (1442) par l'archevêque et homme d'Etat Pedro González de Mendoza (1428-1495), qui traduisit aussi du latin des oeuvres de Virgile, Ovide et Salluste, *La Philosophia moral* (ca. 1455) d'Aristote par le prince Carlos de Viana, le *Fedón* (ca. 1455) de Platon — mais sur la version latine de l'humaniste italien Leonardo Bruni — par Pedro Díaz de Toledo, qui traduisit encore trois cents proverbes et sentences (1482) du philosophe latin Sénèque. L'homme politique et écrivain Enrique de Aragón, marquis de Villena (1348-1434), est un autre interprète du latin, avec l'*Eneida* (1427) de Virgile et des poésies d'Horace, mais il traduisit aussi de l'italien la *Divina Commedia* de Dante.

Il faut savoir que, suite à la conquête de Naples par le roi d'Aragon, en 1443, l'Espagne lettrée découvrit l'Italie et en subit l'influence dans ses goûts littéraires. Le chevalier Íñigo López de Mendoza (1398-1458), l'un des deux grands poètes du XV^e siècle, fut un imitateur des Italiens. Joignant l'activité d'un homme de guerre à celle d'un homme de lettres, il rassembla

une riche bibliothèque et s'entoura de savants auxquels il recommandait de faire des traductions. Lui-même traduisit du latin des poésies d'Horace, qui marquèrent son entrée en littérature, l'*Eneyda* de Virgile, les *Transformaciones* d'Ovide et les *Tragedias* de Sénèque.

Ce siècle vit par ailleurs apparaître les premières traductions intéressant le catalan: Ferrando Valentí, professeur à Majorque, signa la *Traducció de les Paradoxa* (1450) de Cicéron; Bonifacio Ferrer publia une traduction de la *Bible* (1478), qui fut détruite par l'Inquisition en 1498; l'oeuvre de Villena intitulée *Los doce trabajos de Hércules* (1417) a été traduite du catalan. Quant au roman *Amadis de Gaule* (1493) de Garcia Ordóñez de Montalvo, il aurait été traduit du portugais.

DES ROIS CATHOLIQUES À L'ÂGE D'OR DE LA LITTÉRATURE

En 1474, l'union des royaumes de Castille et d'Aragon renforça la prédominance du castillan, qu'Antonio de Nebrija dota de sa première grammaire en 1492. Cette date marqua aussi la fin de la Reconquista, avec la prise de Grenade par Isabelle, l'expulsion des juifs et la persécution des Maures. A l'inverse de ce qui se produisit dans toute l'Europe de la Renaissance, en Espagne le dialogue cessa et la péninsule ne connut pas la Réforme, car l'ordre établi par les souverains catholiques était assez fort pour la rendre impossible: l'Inquisition remise en vigueur par Ferdinand, en 1478, faisait régner la terreur religieuse. C'est dans ce climat que s'ouvrit le XVI^e siècle et que commença, pour la littérature espagnole, un âge d'or qui fleurirait de l'avènement de Charles Quint (1519) à la mort de Philippe IV (1665).

Quelles furent, dans ces conditions, les orientations prises par la traduction? De

beaux esprits se penchèrent sur le processus de traduction pour essayer d'en définir la nature, tel l'humaniste Juan Luis Vives (1492-1540) dans le chapitre *Versiones o interpretaciones* de son *Arte de hablar* (*De Ratione dicendi*, 1532). Des érudits tentèrent de créer un théâtre littéraire et savant en adaptant des pièces grecques et latines. On doit ainsi au moraliste Fernán Pérez de Oliva (1492-1530), recteur de l'université de Salamanque, des traductions des tragédies *Electre* de Sophocle et *Hécube* d'Euripide, ainsi que de la comédie *Amphytrion* de Plaute. Dans le même esprit, le grammairien Pedro Simón Abril (1530-1595) donna les *Comédies* de Térence; en outre, il traduisit les *Lettres* de Cicéron et plusieurs oeuvres grecques, parmi lesquelles la *Politique* et l'*Ethique* (ca. 1580) d'Aristote et les *Fables* d'Esopé. Autres interprètes du grec, l'homme d'Etat Gonzalo Pérez pour l'oeuvre homérique, et Diego Gracián, auteur de la première traduction espagnole des *Oeuvres morales* (1542) mais aussi des *Apophtegmes* (1533) de Plutarque et d'ouvrages des historiens grecs Thucydide et Dion Cassius et de l'historien latin Justin. Plutarque fut encore traduit par le théologien luthérien Francisco de Enzinas (Dryander, 1520-1552), qui commit de plus une version du *Nouveau Testament* (1543) dont Charles Quint accepta la dédicace avant de la dénoncer à l'Inquisition à l'instigation de son confesseur.

Le domaine religieux est encore représenté par *L'Echelle sainte* de saint Jean Climaque, traduite du grec, et l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas a Kempis, traduite du latin par le théologien et prédicateur dominicain Luis de Granada (1504-1588); par l'*Enquiridon o manual del caballero cristiano* (1526) traduit d'Erasmus par Alonso Fernández de Madrid; par la version qu'Antonio Barba donna du *De conuenientia militaris disciplinae cum christiana religione*

dialogus qui inscribitur Democrates (1541) de l'historien Juan de Sepúlveda; par la *Traducción literal y declaración del Libro de los Cantares* (ca. 1561) de Salomon due au moine augustin Luis de León (1527-1591), ce qui lui valut d'être dénoncé à l'Inquisition par le dominicain Bartolomé Medina; par les *Meditaciones, Soliloquios y Confesiones* traduites de saint Augustin par le jésuite Pedro de Ribadeneira (1527-1611); par une nouvelle version de la *Bible* (1569) due à Cassiodoro de Reyna et révisée en 1602 par Cipriano de Valera.

On voit que si certains traducteurs du latin s'intéressaient toujours aux Anciens —et c'est encore le cas de Martín Laso de Oropesa, qui mit en espagnol *La Farsalia* (ca. 1530) de Lucain, de l'historien Antonio de Herrera (1559-1625), qui se fit l'interprète de Tacite, ou de l'homme d'État Antonio Pérez (1534-1611), auquel on doit une nouvelle version des *Transformaciones* d'Ovide —d'autres se tournaient déjà vers les auteurs néo-latins contemporain— et c'est encore le cas du juriconsulte Gaspard de Baeza, qui traduisit les ouvrages de l'historien italien Paolo Giovio (Paul Jove), ou du chroniqueur Garcilaso de la Vega (1539-1616), dit l'Inca, qui mit à son actif une version des *Diálogos de amor* (1590) de Judas-León Abravanel, dit Léon l'Hébreu. Quant au jésuite et historien Juan de Mariana (1535-1624), il se chargea lui-même de mettre en espagnol les vingt-cinq volumes de son *Histoire générale d'Espagne* (1592) qu'il avait écrite en latin.

L'âge d'or, qui vit la naissance du mysticisme littéraire, de la veine picaresque et de Cervantès, dont le *Don Quichote* a bénéficié de quelque 1.200 traductions en 40 langues (y compris le gaélique, le letton, le javanais et le sanskrit!), connut aussi un rajeunissement de la poésie lyrique par l'imitation des Italiens. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs poètes se livrèrent à

des traductions de l'italien. Juan Boscán Almogáver (1495-1542) fut de ceux-là: militaire de carrière, il servit sous Charles Quint en Italie, où il apprit la langue; il introduisit en Espagne les formes et les mètres italiens et signa plusieurs traductions, parmi lesquelles *Il Cortegiano. Los cuatro libros del Cortesano* (1543) de Baltasar Castiglione, qu'il avait rencontré là-bas. Gutiérrez de Cetina (1520-1557), poète pétrarquisant, qui vécut longtemps en Italie, se fit l'interprète de nombreux poètes de la Renaissance. Luis Gálvez de Montalvo (1549-1591), auteur de poésies pastorales, mit à son actif une version de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Le médecin et poète andalou Luis Barahona de Soto (1548-1595), qui avait déjà donné une traduction quasi littérale des *Fábulas de Vertumno* et de l'*Actéon* d'Ovide, publia encore sous le titre *La primera parte de la Angélica* (1586) une imitation de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, qui fut très appréciée par Cervantès et Lope de Vega. A l'inverse, l'historien Alfonso de Ulloa (?-1580), qui vécut à Venise, mit en italien de nombreux ouvrages espagnols, notamment l'*Histoire de la vie de Christophe Colomb* (1571) écrite par le navigateur lui-même.

LA TRANSITION D'UN ÂGE GRIS

Vu sous l'angle de la traduction, le XVII^e siècle, qui prolonge un âge d'or dont la fin est dominée par le gongorisme et le théâtre (Tirso de Molina, Calderón), ne diffère guère de la période précédente. On traduisit encore du grec: les *Odes* d'Anacréon trouvèrent des interprètes dans les poètes Francisco de Quevedo (1580-1645) et Esteban de Villegas (1595-1669). Ce dernier traduisit encore des oeuvres d'Horace, comme le firent aussi le poète Bartolomé Argensola (1562-1631) et le grammairien Francisco Cascales (1564-

1642), auquel on doit une version de l'*Ars poetica*. Autres traductions du latin, *La Tebaida* (ca. 1603) de Stace par Juan de Arjona, terminée par Gregorio Morillo, *Apología y todas las obras* (1644) du théologien Tertullien par Fray Pedro Manero, des oeuvres de Tacite par le général et historien Carlos Colonna (1573-1637), *De la vida y acciones de Alejandro el Grande* (1699) de Quinte-Curce par Mateo Ibáñez de Segovia y Orellana, une nouvelle version de la *Pharsale* de Lucain par le peintre et poète Juan de Jáuregui y Aguilar (1587-1641). Les auteurs néo-latins également trouvèrent encore des interprètes, tel le poète gallois John Owen, dont Francisco de la Torre traduisit les *Agudezas* (1674). Jáuregui, qui pour les besoins de sa peinture avait passé la première moitié de sa vie à Rome, traduisit en outre de l'italien la comédie pastorale *Aminta* (1607) du Tasse. Les traductions de l'italien se diversifièrent car, à côté d'une version en vers de la tragédie pastorale *Il Pastor Fido* (1609) de Battista Guarini par le poète Cristóbal Suárez de Figueroa (1586-1650), on relève une *Historia de las Guerras civiles en Francia* (1660) de l'historien Enrico Davila traduite par Basilio Varen de Soto. D'autre part, les langues traduites se multiplièrent, comme en témoignent *Las Memorias de Felipe de Comines, señor de Argentan* (1643) du chroniqueur Philippe de Comines, traduites du français par Juan Vitrian, chapelain du roi Philippe IV, et la *Filosofía Moral* (1682) de Manuel Tesauro, traduite du portugais par Gómez de la Rocha y Figueroa.

Le règne de Charles II marqua le début de la décadence et si Philippe V sortit victorieux de la ruineuse Guerre de Succession (1701-1715), ce fut au prix d'une Espagne exsangue. En littérature comme dans les autres domaines, le pays était isolé du reste de l'Europe. Certains esprits, pourtant, se tournèrent vers l'extérieur: l'élite des lettrés adopta les doctrines fran-

çaises et c'est en s'inspirant aussi de la France que le roi Philippe V fonda l'Académie de la langue espagnole. Il n'est donc pas surprenant si l'oeuvre principale de l'écrivain Ignacio de Luzán (1702-1754), appelé le chef des *Afrancesados*, fut un *Art poétique* (1737) imité de Boileau. Il n'est pas surprenant non plus de voir proliférer les traductions du français Le jésuite José Francisco Isla de la Torre y Rojo (1703-1781) traduisit non seulement le *Compendio de la Historia de España* (1758) du R. P. Duchesne et l'*Historia del Emperador Teodosio el Grande* (1783) de Valentin-Esprit Fléchier, évêque de Nîmes, mais aussi le roman *Gil Blas* de Lesage, et cela sous un titre qui ne laisse aucun doute sur son dessein: *Aventuras de Gil Blas... robadas a España y adoptadas en Francia por M. Le Sage, restituidas a su patria y a su lengua nativa por un Español zeloso, que no sufre que se burlen de su nación* (1787-88); la thèse d'Isla était que Le Sage avait utilisé un original espagnol perdu. Le littérateur et naturaliste José Clavijo y Fajardo (1730-1806) mit en espagnol l'*Histoire naturelle* de Buffon. Nicolas de Aquino traduisit *El deísmo refutado por sí mismo* (1777) du théologien Nicolas Bergier. L'écrivain satirique Félix María Samaniego (1745-1801), qui étudia en France et que l'Inquisition condamna à terminer sa vie dans un couvent en raison de l'irrégularité de ses écrits, adapta des comédies de Molière. Celui-ci trouva encore un interprète en la personne du dramaturge Leandro de Moratín (1760-1828), qui dirigea le Bureau des Traductions au Ministère des Affaires étrangères et auquel on doit *Mogigata* (1804), imitée de *Tartuffe*, *L'École des maris* (1812) et *Le Médecin malgré lui* (1814) mises au goût espagnol.

Parmi les traductions de l'italien, on note le *Retrato crítico de la Corte y del Cortesano* (1753) de Francesco Frugoni par Francisco Mariana Cacigal et le *Compendio de Filosofía moral* (1785) de Francesco Za-

netti par la marquise de Espeja. L'anglais était venu s'ajouter aux langues traduites: le diplomate José Nicolás de Azara (1731-1805) mit en espagnol la *Historia de la vida de Marco Tullio Cicerón* (1790) du critique Conyers Middleton, et l'on retrouve Moratín comme interprète de Shakespeare — dont il prétendit "discipliner la sauvagerie" — dans une version de *Hamlet* (1792).

Ces orientations nouvelles n'enlèvent rien à l'intérêt que les traducteurs portent toujours au grec et au latin. Ignacio García Malo publia une nouvelle version de *La Iliada* (1788) d'Homère; Antonio Ranz Romanillos traduisit Isocrate sous le titre *Orationes y cartas del padre de la eloquencia, Isócrates* (1789), Francisco Patricio de Berguizas s'attaqua aux *Obras poéticas* (1798) de Pindare. L'écrivain Tomás de Iriarte (1750-1791), qui fut traducteur officiel de l'État et qui mit en espagnol de nombreux ouvrages français dont il s'efforça ensuite d'enrayer la diffusion, signa de plus une nouvelle version de l'*Ars poetica* (1777) d'Horace pour défendre les théories néoclassiques alors en vogue; Cristóbal Coret y Peris traduisit du néo-latin les *Diálogos* (1723) de l'humaniste et philosophe espagnol Juan Luis Vives. Dans le domaine religieux parurent deux nouvelles versions de la *Bible*, l'une faite par un certain Père Scio pour le roi Charles IV, l'autre — réputée remarquable — par l'évêque d'Astorga, Félix Torres Amat (1772-1847).

Enfin convient-il de signaler un ouvrage consacré à la pratique de la traduction, *Arte de traducir el idioma francés al castellano* (1776) de l'historien et philologue Antonio de Capmany (1742-1813), membre de l'Académie royale.

A L'OMBRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

La Révolution française eut ses répercussions dans la Péninsule. Tout au long du XIX^e siècle, des mouvements libéraux

tentèrent de donner à l'Espagne des structures calquées sur l'étranger et son histoire se résuma bientôt à une lutte incessante entre absolutisme et libéralisme, parsemée d'insurrections sanglantes qui entraînèrent l'exil de nombreux intellectuels et écrivains. Ce sont ces exilés, ramenés avec la monarchie au début du siècle, qui introduisirent le romantisme en Espagne. Juan de Espronceda (1810-1842), le type parfait du romantique, s'enthousiasma pour Byron pendant son exil en Angleterre et l'imita dans sa poésie. L'écrivain Antonio Alcalá Galiano (1789-1865), réfugié en Angleterre à l'arrivée des armées napoléoniennes (1808), traduisit les *Poemas dramáticos* (1886) de Byron. Les premières oeuvres pour le théâtre de Gil y Zárate (1786-1861), qui fit ses études en France, furent des traductions de pièces françaises, comme *Cuidado con las novias* et *El Entremetido* (1825). Juan Hartzbusch (1806-1888), d'origine allemande, créateur du drame romantique en Espagne, traduisit de l'allemand des pièces de Schiller et de Lessing. J. A. Pérez Bonalde mit en espagnol *El Cancionero* (1885) du poète Heinrich Heine, le dernier des romantiques allemands. Le romancier Eugenio de Ochoa (1815-1872), grand défenseur des principes du romantisme, qui partagea sa vie entre Madrid et Paris, se fit l'interprète de Victor Hugo (*Bug Jargal*, *Hernani*, *Notre-Dame-de-Paris*), mais aussi de Chateaubriand, Lamartine, Alexandre Dumas père, George Sand, etc. En outre, il traduisit de l'anglais les romans de Walter Scott.

Après le romantisme, qui domina jusqu'aux environs de 1850, une tendance au réalisme se dessina avec le poète Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870), qui dut à certains moments de son existence misérable recourir à la traduction comme gagne-pain. D'ailleurs, plusieurs auteurs venus de disciplines diverses eurent une activité de traducteur. Pour le français, le

poète et diplomate Juan Bautista Arriaza (1770-1837), qui précéda encore le romantisme, produisit une nouvelle version de l'*Art poétique* (1807) de Boileau; le dramaturge Manuel Tamayo y Baus (1829-1898), qui inaugura le théâtre d'observation, adapta la pièce *Geneviève de Brabant* (1841) d'Anicet Bourgeois; Marcel Proust fut révélé par les traductions de Mario Verdaguez. Pour l'anglais, Jean Brouta fut le premier à faire connaître le théâtre de Bernard Shaw; l'historien Pascual Gayangos y Arce (1809-1897), qui rédigea la plupart de ses ouvrages en anglais, publia une traduction de l'*Histoire de la littérature espagnole* (1851-56) de son confrère américain George Ticknor; autre traduction d'un auteur américain, mais dans un tout autre domaine, celle de *Leaves of Grass* du poète Walt Whitman par Concha Zardoya. Pour l'allemand, on retrouve Tamayo y Baus, qui adapta la *Jungfrau von Orleans*, pièce de Schiller, sous le titre de *Jeanne d'Arc* (1847) et exerça aussi son activité d'adaptateur en collaboration avec d'autres auteurs, parmi lesquels Manuel Cañete (1822-1891) et Aureliano Fernández Guerra (1817-1894); le romancier et diplomate Juan Valera y Alcalá Galiano (1824-1905) donna du *Faust* de Goethe une traduction d'un style remarquable; José Herrera publia des *Poesías y fantasías* (1883) de Heine; Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), l'un des rares philosophes de l'époque et propagateur de la doctrine panthéiste de l'allemand Karl Krause, traduisit de celui-ci le *Compendio de estética* (1874).

Faut-il conclure, à l'énumération de toutes ces traductions du français, de l'anglais, de l'allemand, que les langues anciennes étaient abandonnées? Aucunement, et parmi les interprètes du grec reviennent les noms de Juan Valera et Ranz Romanillos, le premier pour une version du roman *Daphnis et Chloé* de Longus, le second pour celle des *Vidas paralelas* (1821)

de Plutarque: l'érudit José Gómez Hermosilla (1771-1837) signa une nouvelle traduction de *La Iliada* (1831) d'Homère; le critique Marcelino Menéndez y Pelayo (1856-1912) mit en espagnol des tragédies d'Eschyle et traduisit aussi du latin des oeuvres de Cicéron et d'Horace. Des *Poesías* (1820) d'Horace parurent encore sous la plume de Javier de Burgos, tandis que Luis Folgueras Sión donnait les *Satires* (1817) de Juvénal et que Gómez Hermosilla ajoutait à son actif une nouvelle version de l'*Eneida* de Virgile. On relève même encore des traductions de l'hébreu, comme les *Libros poéticos de la Biblia* (1819-28) de González Carvajal, et l'on voit apparaître des traductions d'oeuvres écrites dans des idiomes espagnols autres que le castillan, telle celle du drame *El Místico* de l'auteur catalan Santiago Rusiñol, traduite par le dramaturge Joaquín Dicenta (1860-1917).

LE XX^e SIÈCLE, NOUVEL ÂGE D'OR DE LA TRADUCTION

Le désastre de la guerre hispano-américaine (1898) provoqua une vive réaction des intellectuels et des écrivains, qui en appelèrent à l'unité pour rendre à l'Espagne un destin digne de son passé. Mais le cadre politique du XX^e siècle demeura confus et à un pouvoir dictatorial de droite succédèrent la révolution, l'abolition de la monarchie, une république de gauche et, enfin, la guerre civile et le franquisme, qui une fois de plus furent le signal de l'exil pour beaucoup. Ces temps troublés n'empêchèrent pourtant pas la littérature d'atteindre un niveau de qualité qu'elle n'avait plus connu depuis longtemps. Plusieurs de ses grands noms forcés à l'exil se révélèrent aussi d'excellents traducteurs.

Le Prix Nobel Juan Ramón Jiménez (1881-1958) se fit l'interprète de Romain

Rolland; le poète Jorge Guillén (1893-1984) traduisit avec maestria le *Cimetière marin* de Paul Valéry, ainsi que des oeuvres de Jules Supervielle, Stéphane Mallarmé, Paul Claudel, Jean Cassou, etc.; le poète et critique Pedro Salinas (1891-1951), qui transposa en espagnol moderne le *Poema del Cid* (1925), signa par ailleurs de nombreuses traductions des poètes Henri de Régnier et Albert Samain, des romanciers Marcel Proust et Henry de Montherlant, l'écrivain Francisco Ayala (1906) s'intéressa aux oeuvres de Benjamin Constant et de l'abbé et homme politique E. J. Sieyès.

La littérature française, et singulièrement la poésie, attira grandement les traducteurs. L'écrivain George Santayana (1863-1952), qui fut professeur à la Sorbonne, mit en espagnol le poème en quatorze stances *L'Art* de Théophile Gautier; le poète Enrique Díez Canedo (1879-1944) traduisit Paul Fort, Jean Moréas, Henri de Régnier, Albert Samain, Francis Jammes, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud; ce dernier trouva encore des interprètes en Gabriel Celaya (1911) également traducteur de Paul Eluard, et en Ramón Buenaventura; les poètes symbolistes trouvèrent le leur en Ramón Gómez de la Serna (1888-1963). Du côté du roman, les oeuvres traduites sont d'une grande variété: le romancier Vicente Blasco Ibáñez (1867-1928) mit à son actif des oeuvres de J. K. Huysmans, à côté des *Mille et une nuits* dans la version du médecin et orientaliste Joseph Mardrus; Consuelo Berges, cofondatrice de l'association des traducteurs espagnols, traduisit les *Oeuvres complètes* (1955) de Stendhal, *Un mauvais rêve* (1956) de Georges Bernanos, etc.; Violeta Pérez se fit l'interprète de Balzac et Sánchez Paños celui de Rabelais, le roman *Diario del ladrón* (1976) de Jean Genet fut couronné du Prix Fray Luis de León dans la version de María Isabel Reverte et María Teresa

Gallego, laquelle traduisit aussi *Colas Breugnon* (1981) de Romain Rolland; Carlos Ramírez de Dampierre obtint le même prix en 1979 pour *Los Opúsculos satíricos y filosóficos* de Voltaire; Luis Roma y García mit en espagnol la *Correspondance* (1980) de Gustave Flaubert. Dans le domaine du théâtre, le dramaturge Alfonso Sastre (1926-) adapta des pièces de Jean Paul Sartre. Au rayon des oeuvres non littéraires, on relève celles du philosophe et historien Ernest Renan traduites par Andrés González Blanco (1888-1924), *L'Espagne du Sud* (1954) de Jean Sermet et *l'Histoire de l'Espagne chrétienne* (1956) de Jean Descola traduites par Consuelo Berges, *Los problemas teóricos de la traducción* (1971) de Georges Mounin par Julio Lago Alonso, etc.

Plusieurs traducteurs du français se sont intéressés aussi à l'anglais. C'est le cas de Juan Jiménez, qui traduisit le dramaturge irlandais John M. Synge et le Prix Nobel indien Rabindranath Tagore; de Francisco Ayala, qui traduisit des oeuvres d'Alexander Comfort; de Gabriel Celaya, qui traduisit des poésies de William Blake. Parmi d'autres poètes mis à la portée du lecteur espagnol, il y a Percy B. Shelley, qui fut traduit par le poète Manuel Altolaguirre (1905-1959), auteur notamment d'une version de l'élegie *Adonais*, ainsi que par l'écrivain Dámaso Alonso (1898-1990), président de l'Académie espagnole, auquel on doit encore des traductions de Thomas S. Eliot et de James Joyce et qui mit en "espagnol moderne" les *Soledades* (1935) de Góngora; il y a aussi les Américains Vladimir Nabokov et William Faulkner, dont Javier Marias Franco (1951-) traduisit respectivement *18 Poemas* (1979) et *12 Poemas* (1980); il y eut encore Irving Layton, dont Salustiano Masó Simón transposa *The Love Poems* (1980); il y a, enfin, une anthologie de *Veinte poetas británicos contemporáneos* (1981) due à la plume de Jorge Ferrer Vidal, etc. Le roman anglo-saxon

est représenté par des oeuvres de George Borrow, dont l'homme d'État et littérateur Manuel Azaña y Díaz (1880-1940) traduisit dans une langue magnifique *The Bible in Spain* (1921); de Thomas Hardy (*El brazo marchito*, 1974), Laurence Sterne (*La vida y las opiniones del caballero Tristram Shandy*, Prix Fray Luis de León 1979) et R. L. Stevenson (*De vuelta del mar*, 1980) par Javier Marias Franco; de James Joyce, dont la version d'*Ulysses* (1977) valut à José María Valverde le Prix Fray Luis de León 1978; de George Eliot (*Middlemarch*, 1981) par José Luis López Muñoz; de Wilson Knight (*The Wheel of Fire*, 1981) de Miguel Mur Allue; d'Anthony Burgess et Kurt Vonnegut par Ramón Buenaventura, etc. Du côté de la scène, les dramaturges élisabéthains ont été à l'honneur dans des traductions de Ben Jonson par l'écrivain Benjamín Jarnés Millán (1888-1949), de Cyril Tourneur (*The Revenger's Tragedy*, 1980) et Thomas Middleton (*The Changeling*, 1980) par Fernando Villaverde Landa, de Shakespeare par le critique Luis Astrana Marin (1889-1960), qui en donna las *Obras completas* (1930), et par José María Segarra, qui signa une nouvelle adaptation de *Romeo y Julieta* (1962). Dans le domaine non littéraire, le théoricien des littératures Andrés González Blanco se signala encore par des traductions de l'historien Thomas Carlyle et du philosophe américain Ralph W. Emerson; Fernando Vela signa *La Formación de la Edad Media* (1955) traduite de K. W. Southern; Faustino Cordon mit a son actif *Genética y origen de las especies* (1955) du généticien américain d'origine russe Th. Dobzhansky, *La Evolución como un progreso* (1956) édité par le biologiste Julian Huxley, etc.; A. de la Fuente Adáñez publia *Traducción: Teoría y Práctica* (1986) traduit du linguiste et traducteur biblique américain Eugene A. Nida.

Quelques traducteurs du français et de l'anglais se sont affirmés aussi comme de

bons interprètes de l'allemand, en particulier des poètes d'Outre-Rhin: Diez-Canedo pour Heinrich Heine, Celaya et Ayala pour Rainer Maria Rilke. Ce dernier fut encore traduit par E. Barjau et le lecteur espagnol a pu découvrir d'autres poètes dans les traductions de Friedrich Hölderlin par Luis Cernuda (1902-1963), ami de Lorca, de Novalis par Violeta Pérez, de Hugo von Hofmannsthal par Miguel Angel Vega, de poètes de l'ex-République Démocratique Allemande par Pablo Sorozábal Serrano (1934-), etc. Plusieurs de ces traducteurs se sont penchés sur la prose allemande: Barjau sur celle de Peter Handke, Vega sur celle d'Arthur Schnitzler, de Friedrich Schlegel, d'Erich Kästner; V. Pérez sur celle d'Ernst Th. A. Hoffmann; Sorozábal sur celle de Theodor Fontane (*Effi Briest*, 1980), de Reiner Kunze (*El león Leopoldo*), d'Urs Bitterli (*Ojos tras la ventana, Imágenes tramposas*), de Franz Kafka (*Cartas a Felise*), etc. On retrouve Ayala comme interprète de Thomas Mann et Javier Marias comme celui de Günther Grass, Thomas Bernhard, etc. Grimmshausen et Goethe furent traduits par M. González, Ernst Jünger par J. Conesa. Sur scène aussi, Sorozábal s'est distingué en adaptant les pièces *Trotzky en el exilio*, *Hölderlin* et *El Seguro* de Peter Weiss, auteur auquel s'est attaché encore un autre nom connu, le presque homonyme traducteur de Sartre, Alonso Sastre. En 1982, Manuel Olasagasti obtint le Prix National de la Littérature enfantine traduite pour *Año de lobos* de Willy Fahrman. Au rayon des oeuvres non littéraires, on peut citer celle de *Introduction a l'étude des langues romanes* (1927) du philologue Wilhelm Meyer-Lübke par Américo Caserio.

Décidément multilingue, Francisco Ayala a traduit aussi de l'italien, notamment des romans d'Alberto Moravia. Du dramaturge Diego Fabbri, Diego Hurtado a donné *La Embustera* (1961). Esther

Benítez a mis en espagnol *I nostri antenati* (1977) du romancier Italo Calvino et en fut récompensée par le Prix Fray Luis de León 1978. Une traduction de l'essai *Gli intellettuali e la guerra di Spagna* parut en 1980 des mains d'Angel Sánchez-Gijón Martínez.

L'éventail des langues traduites s'est élargi bien au delà des territoires traditionnels. Le domaine néerlandais est exploré par deux Espagnols installés aux Pays-Bas: le poète et journaliste Francisco Carrasquer, émigré en 1953, et Felipe Lorda Alaiz. Le premier, auteur de plusieurs articles sur la traduction, publia en 1959 une *Antología de Poetas Holandeses*, qui contient des poésies de W. Kloos, H. Gorter, A. Roland-Holst, W. Buning, S. Vestdijk, M. Nijhoff, H. de Vries, G. Achterberg, H. C. Kool, B. Aafjes, R. Campert, etc.; elle fut couronnée du Prix de Traduction Martinus Nijhoff 1960. Le second a signé des traductions de Herman Teirlinck, Hugo Claus, Raymond Brulez, Herwig Hensen, etc., réunies dans le volume *Teatro Flamenco* (1962), des romans médiévaux *Lancelot*, *Mariëken van Nimweghen* et *Elckerlyc* sous le titre *Tres poemas dramáticos neerlandeses de la Baja Edad Media*, ainsi que d'oeuvres d'auteurs contemporains comme Max Croiset, Eduard Hoornik, Harry Mulisch, etc.; il obtint en 1968 le Prix Martinus Nijhoff pour l'ensemble de ses productions. Le domaine russe est représenté par les traductions du critique et romancier R. Cansinos Assens (1883-1964) auquel on doit une intégrale de l'oeuvre de Fiodor Dostoïevski, de Lev Tolstoï et de Leonid Andreïev. Virgilio Piñera a traduit du hongrois *La Tragédie de l'homme* (1978), poème dramatique d'Imre Madách. Juan E. Zúñiga Amaro a mis en espagnol l'*Obra poética* (1980) du Bulgare Peju Yavorov. Francisco J. Uriz a adapté du suédois *10 Obras dramáticas* (1980) d'August Strindberg.

Langues exotiques et langues anciennes se partagent le reste de la gamme des

idiomes traduits. Parmi les interprètes de l'arabe, on trouve l'historien de la littérature Ángel González Palencia (1889-1946), le théologien spécialiste des rapports entre l'Islam et le Moyen âge chrétien Miguel Asín y Palacios, qui a traduit l'*Épître de la sainteté* du mystique Ibn Arabi dans ses *Vidas de santones Andaluces*, ainsi que divers passages des *Révélation meccquoises* dans *El Islam cristianizado* (1931), le Pere Esteban Lator, traducteur de *O, jeune homme* (1957) du mystique Al-Ghazâli, Maria Teresa Garulo Muñoz, à qui l'on doit une version du *Diwan* (1980) d'Ibn Sahl de Sevilla, etc. Le domaine chinois a été abordé par Marcela de Juan¹ (?-1981), fille d'un diplomate chinois et d'une mère hispano-belge, qui vécut en Chine de 1913 à 1926 et qui a publié une *Breve Antología de la Poesía China* (1948), les *Analectes* (1955) de Confucius et le *Tao-teu king* (1956) de Lao Tseu, une *Antología de cuentistas chinos*, des *Cuentos chinos de tradición antigua* et un volume de *Poesía china: del siglo XX00 a. de C. a las canciones de la Revolución cultural*; Juan Preciados Ydoeta a signé une nouvelle version du *Tao-teu king* (1978) pour laquelle il reçut le Prix Fray Luis de León 1979, Taciana Fissac a traduit *La Familia* (1981) de Ba Yiu. Parmi les Anciens Grecs, Sophocle a bénéficié d'une traduction nouvelle dans l'*Obra completa* (1980) de l'helléniste José Donado; pour le grec moderne, Alfonso Silván a traduit les *Poesías completas* (1981) de Konstantin Kavafis. José López de Toro obtint en 1957 le Prix Fray Luis de León pour l'*Epistolario* traduit du latin de Pedro Mártir de Anglería; du latin encore, Jenaro Casado Fuentes a proposé une nouvelle version de l'*Eneida* (1981) de Virgile et Francisco Calero a traduit *El pensamiento científico* de Francisco Vallés.

¹ Transcription approximative de son nom chinois Ma Ce Huang.

Un mouvement de traduction en langue catalane, qui s'était déjà manifesta au début du siècle avec, entre autres, des traductions du poète chrétien Prudence par le chanoine et poète Miguel Costa i Llobera (1854-1922), n'a fait que s'amplifier avec le retour constitutionnel à l'autonomie des régions. On doit ainsi au poète Josep Carner (1884-1970) des adaptations de Molière et de Shakespeare, lequel fut encore traduit par l'écrivain et diplomate Josep Sagarra i Castellarnau (1894-1961), auteur par ailleurs d'excellentes interprétations de l'italien, notamment de Dante. Le poète et critique Carles Riba Bracons (1893-1959), auteur d'un dictionnaire de la langue catalane, fit preuve d'une prodigieuse diversité en traduisant du grec (tragédies de Sophocles), du grec moderne (poésies de Kavafis), de l'allemand (poésies de Hölderlin), de l'anglais (poésies d'Edgar Poe), etc. L'écrivain Carlos Barral (1928-1989) a mis en catalan les *Sonetos a Orfeo* (1964) de Rilke et Josep Murgades Barceló les *Narraciones completas* (1980) de Kafka.

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE

Une activité traduisante d'une telle abondance et d'une telle variété, pratiquée parfois par des écrivains illustres, ne pouvait manquer de susciter une réflexion sur la traduction et sur le rôle du traducteur dans la société. Des considérations sur la traduction il y en eut certes au cours des siècles précédents, mais c'était toujours sous forme de préfaces aux oeuvres traduites, de manuels à visée didactique — Capmany au XVIII^e siècle — ou de passages occasionnels dans des ouvrages plus généraux — Vives au XVI^e siècle et encore Arturo Costa Álvarez avec le chapitre "Los traductores" dans son livre *Nuestra lengua* (1922). Même le célèbre essai *Miseria y esplendor de la traducción* (1937) de José

Ortega y Gasset (1883-1955) appartient à la même veine. Le premier ouvrage entièrement consacré à la traduction et ses problèmes semble être celui que Francisco Ayala, émigré en Amérique latine à la guerre civile, écrivit en 1943 et publia au Mexique en 1956 sous le titre *Breve Teoría de la Traducción* (devenu *Problemas de Traducción* dans la réédition de Madrid, 1965). Depuis, les ouvrages théoriques se sont multipliés: *Hacia una teoría de la traducción* (1971) de Horst Hina, *Teoría general de la traducción* (1979) de Mariano García Landa, *En torno a la traducción* (1983) et *Traducción: historia y teoría* (1994) de Valentín García Yebra, *Teoría y crítica de la traducción: Antología* (1987) de Julio-César Santoyo, *Teoría de la traducción literaria* (1994) d'Esteban Torre, etc. Dans le même temps, la littérature spécialisée s'enrichissait de nombreux articles: "Dignificación del arte de traducir" (1955) de Marcela de Juan, "Técnica y práctica de la traducción" (1966) de Miquel Dolç, "Apuntes para una historia de la traducción" (1973) d'Agustín García Calvo, "Traducir en el desierto" (1977) et "El traductor, nueva figura de autor" (1982) d'Ester Benítez, "Traducción y enriquecimiento de la lengua del traductor" (1986) de García Yebra, etc.

La conscience qu'a pris le traducteur d'appartenir à une profession devenue indispensable au monde moderne de la communication a logiquement fait naître une volonté d'organisation corporative. Celle-ci se matérialisa en 1954 dans l'Asociación Profesional Española de Traductores e Intérpretes (APETI), fondée par Marcela de Juan, qui en assumait la présidence jusqu'en 1973, Consuelo Berges, qui lui succéda à ce poste, José López de Toro et quelques autres. Elle créa immédiatement un organe d'information pour ses membres, le *Boletín informativo de l'APETI*, puis, en 1956, le Prix de Traduction Fray Luis de León, ainsi nommé en

mémoire du grand traducteur du *Cantique des cantiques*. Parmi les lauréats de cette distinction, on trouve J. López de Toro, C. Berges, J. M. Valverde, Gómez de la Serna, Méndez Herrera, M. T. Gallego, M. I. Reverte, C. García Gual, E. Benítez, J. Marias Franco, etc. En 1980, l'APETI, alors sous la présidence d'Ester Benítez, organisa un Primer Simposio Internacional sobre el Traductor y la Traducción, au cours duquel V. García Yebra, sous-directeur de l'Instituto Universitario de Lenguas Modernas y Traductores (IULMyT), traita de "Quelques problèmes de la traduction de poésie" et de "L'influence de la traduction dans la culture espagnole".

Parallèlement à l'organisation de la profession s'était amorcée celle de la formation, de l'enseignement. L'Institut pour Traducteurs de l'université de Madrid

(IULMyT) fut fondé en 1974 et dans son corps professoral figurent les noms de Javier Marias, García Yebra, Miguel Sáenz, etc. Il organisa en 1987 les *Primeros Encuentros Complutenses en torno a la Traducción* dont la sixième édition s'est tenue a Madrid en 1995, année qui a vu aussi la naissance de sa revue *Hieronymus Complutensis*. D'autres écoles de traduction ont été mises sur pied par les universités de Barcelone, de León, de Grenade (qui a créé sa revue *Sendeban* en 1990), etc. L'intérêt des milieux académiques pour l'enseignement et la recherche en matière de traduction s'est encore concrétisé par l'instauration, en 1983 d'un Centro Español de Investigaciones sobre la Traducción (CEIT) patronné par la Fundación Alfonso X el Sabio.

SELECTION BIBLIOGRAPHIQUE

APETI : *Babel* (1957), 3, 3.

— *Babel* (1978), 24, 3-4.

— *Babel* (1979), 25, 2.

— *Babel* (1980), 26, 2.

— *Babel* (1987), 33, 1.

— "Lista de ayudas atribuidas por el Ministerio de Cultura de España para traducción", *Babel* (1982), 28, 4.

— "Traductions en cours en Espagne", *Babel* (1955), 1, 2.

ALONSO, M. A.: "Notas sobre los traductores toledanos Domingo Gundisalvo y Juan Hispano", *Al-Andalus* (1943), 8.

— "Traducciones del arcediano Domingo Gundisalvo", *Al-Andalus* (1947), 12.

— "Las traducciones de Juan González de Burgos y Salomón", *Al-Andalus* (1949), 14.

— "Hunayn traducido al latín por Ibn Dawud y Domingo Gundisalvo", *Al-Andalus* (1951), 16.

— "Traducciones del árabe al latín por Juan Hispano (Ibn Dawud)", *Al-Andalus* (1952), 17.

— "Juan Sevillano, sus obras propias y sus traducciones", *Al-Andalus* (1953), 18.

BALLARD, M.: *De Cicéron a Benjamin*, Lille, Univ. de Lille, 1992.

CARDAILLAC, L. (éd.): *Tolède, XII-XIII^e s. Musulmans, chrétiens et juifs : le savoir et la tolérance*, Paris, Autrement, 1992.

DUNLOP, D. M.: "The Work of Translation at Toledo", *Babel* (1960), 6, 2.

FOZ, C. L.: "La traduction-appropriation: le cas des traducteurs tolédans des XII^e et XIII^e siècles", in J. Woodsworth et Sh. Simon (éds): *La traduction et son public*, TTR, 1, 2, 1988.

GARCIA YEBRA, V.: *En torno a la traducción. Teoría, crítica, historia*, Madrid, Gredos, 1983.

JACQUART, D.: "L'école des traducteurs", in Cardaillac (q. v.).

- MENENDEZ PIDAL, R.: "España y la introducción de la ciencia árabe en Occidente", in *España y su historia*, vol. 1, Madrid, Minotauro, 1952.
- MENÉNDEZ PELAYO, M.: *Biblioteca de traductores españoles*, Madrid, CSIC, 1952.
- MILLÁS VALLICROSA, J. M.: "El literalismo de los traductores de la corte de Alfonso el Sabio", *Al-Andalus* (1933), 1, pp. 155-187.
- *Las traducciones orientales en los manuscritos de la Biblioteca Catedral de Toledo*, Madrid, CSIC, Instituto Arias Montano, Madrid, 1942.
- PETERS, I.: "The Status of the Arabic School of Translation following the Fall of Toledo", in J. Hure (éd): *Tolède (1085-1985) Des traductions médiévales au mythe littéraire*, Paris, Tredianel, 1989.
- RACINE, P.: "Y a-t-il eu une École de Tolède", in Hure (q. v.).
- REISS, K.: "Ortega y Gasset, die Sprachwissenschaft und das Übersetzen", *Babel* (1986), 32, 4.
- ROSE, V.: "Ptolemaeus und die Schule von Toledo", *Hermes* (1874), 8.
- SALAS, P. de: "La traducción de obras teatrales en España", *Babel* (1965), 11, 1.
- SANTOYO, J. C.: *Traducción, traducciones, traductores*, León, Univ. de León, 1987.
- THOOREN, L. : *Panorama des littératures, vol. III: Espagne*, Verviers, Gerard Marabout Université, 1996.
- VAN HOOFF, H.: *Histoire de la traduction en Occident*, Louvain-la-Neuve-Paris, Duculot, 1991.
- *Dictionnaire universel des traducteurs*, Geneve, Slatkine 1993.
- VERMEER, H. J.: *Skizzen zu einer Geschichte der Translation*, vol. I, Frankfurt a. M., IKO, 1992.
- VERNET, J.: *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, traduit de l'espagnol par G. Martínez Gros, Paris, Sindbad, 1985.
- WERRIE, P.: "L'École des Traducteurs de Tolède", *Babel* (1969), 15, 4.